

C'était un après-midi d'automne pluvieux et maussade, comme il s'en écoule tous les automnes. Je rentrais du collège, lorsque je remarquai une nouvelle enseigne. C'était une brocante à la devanture rouge et or. À l'intérieur, les couleurs étaient chaleureuses, et je me décidai à entrer. Je fus frappée par le contraste entre le froid humide du dehors et la douce chaleur qui m'enveloppa à mon arrivée. Mon œil fut attiré par un immense et ancien planisphère, sur le mur de gauche. Je m'approchai doucement, délaissant mon sac à l'entrée. Les couleurs fanées et le papier jauni par le temps m'inspiraient un sentiment d'émerveillement et de profond respect. Je pensais à tous ces gens qui l'avaient effleuré, peut-être observé pendant des heures, cherchant la solution à un problème quelconque. Quant à moi, quel était ce problème qui m'avait conduite ici ?

Mon regard se promena un moment d'un bout à l'autre du planisphère, pour s'arrêter sur une ville drôlement nommée : Reykjavik. Reykjavik... Reykjavik ? Quel mot étrange... Il était absolument impossible pour moi de concevoir qu'une ville dotée d'un nom aussi farfelu puisse réellement exister. Que penser de tous ces *k*, de ce *y* et de ce *j*, qu'on croirait jetés au hasard dans l'espoir – vain, cela va sans dire – de former un mot ? Je me mis à imaginer les habitants de ce lieu exotique. Là-bas, on peut sûrement s'habiller comme on le souhaite sans recevoir des regards mal placés ou des remarques désobligeantes. Là-bas, on peut aussi se balader main dans la main avec son amoureuse, même lorsque qu'on est aussi une fille, sans avoir à recevoir des coups. Là-bas, on croit au grand amour. Là-bas, une femme a le même salaire qu'un homme pour le même travail. Là-bas, on fait attention à la planète. Là-bas, la couleur de notre peau n'a aucune importance. Là-bas, on est heureux. C'est sûr. Sinon, pourquoi appeler une ville comme ça ? Pourquoi, si elle n'est pas aussi fantastique que ça ? Pourquoi... à part pour faire rêver les gens... Mais est-ce vraiment ma faute si j'ai constamment envie de fuir ce monde tout de même - osons le mot - injuste ?

Bref. Trop de questions me taraudaient. J'avais besoin de m'échapper encore quelques instants. Mes yeux reprirent leur lente balade, jusqu'au moment où ils survolèrent un nom presque aussi étrange que le précédent : Fidji, une toute petite île perdue en Océanie. Entendez-vous ce mot ? Fidji... Un éclat qui fuse. C'était ce que m'évoquaient ces sons, alors que je me répétais le mot. Ce *dj* est foudroyant, il vous cloue sur place, pour repartir vers la douceur légèrement piquante du *i*... Sans parler du *f*, bien sûr, qui annonce un mot doux, frémissant. C'est cela qui vous surprend, d'ailleurs. Vous n'entendez pas ce que vous attendez.

J'imaginai les couleurs : des fleurs rose pâle et jaune mordoré, des plantes composées de milliards de nuances de verts, des oiseaux rouge carmin, orange vif, bleu azur, violet purpurin, des plages de sable blanc, un océan pacifique bleu turquoise... Des milliers de couleurs éclataient dans ma tête face aux sonorités de ce mot. Cette ville était-elle habitée ? Je n'avais aucune réponse à cette question. Mais qu'importe. Durant cet instant de rêverie si précieux, je me l'étais appropriée. Je pouvais en faire ce que je voulais, sans que personne n'y trouve à redire, puisque personne n'en saura jamais rien. Oui, pendant un court laps de temps, j'avais réinventé cette partie du globe terrestre, et j'avais décidé de la garder vierge de toute trace humaine.

Je fus soudain tirée de mes réflexions intérieures par un son provenant de mon téléphone. J'avais reçu un message de maman qui s'inquiétait pour moi ; cela faisait déjà plus d'une heure que j'étais dans la boutique ! Cet endroit m'avait apaisée et fait comprendre mon problème, celui qui m'avait poussée à entrer ici : Je manquais de temps pour tout, et tout le temps, justement. Je me fis alors la promesse de revenir au plus vite pour des heures et des heures de rêverie et de tranquillité, coupée du reste du monde, pour apprendre à mieux le découvrir. Je remerciai ce lieu en pensée, et le quittai à regret, mais avec la certitude au fond de moi que ce n'était que le début...

Jeanne PIRROT (4e)